

Raoul Blanchard et la découverte des Alpes

« Homme des plaines, je me sentais un peu désarmé devant les Alpes. J'étais prêt à les aimer ; que dis-je, je les aimais déjà, mais je ne les comprenais guère ». Tel était le sentiment de Raoul Blanchard lorsqu'il s'installa à l'automne 1906 à Grenoble¹. Comment cet homme des plaines, qui allait devenir le père de la géographie alpine, construisit-il l'objet de sa recherche, quels furent les fondements de la vision des Alpes qu'il imposa, quelles limites aussi comportaient les projets alpins dont il fut l'initiateur, telles sont les questions abordées dans cette brève contribution.

Un homme des plaines

Rien ne prédisposait en effet Raoul Blanchard à devenir le père de la géographie alpine française. Des études à Orléans, puis au lycée Louis-le-Grand et à la Rue d'Ulm l'avaient conduit, après sa réussite à l'agrégation en 1900, dans le nord de la France. D'abord professeur au lycée de Douai, puis au lycée Faidherbe de Lille, il avait soutenu à 29 ans en 8 mai 1906 une thèse consacrée à *La Flandre*², ainsi qu'une thèse secondaire à *La Population du Nord au XIXe siècle*. Seul un heureux concours de circonstance lui avait permis la même année d'être nommé à Grenoble sur un poste de maître de conférences qui venait d'être créé.

Son expérience des Alpes et de la montagne en général restait celle d'un touriste. En 1897, il avait fait un séjour à Saint-Gervais-les-Bains. Durant l'été 1901 ensuite, après un bref séjour dans le Jura, il avait traversé en touriste le massif. « En route pour Chamonix ; montée au Montenvers, ma femme sur un mulet, moi à pied ; traversée du glacier et descente à pied par le Mauvais-Pas. De là à Grenoble où nous attendait mon ami Conard... par le tortillard de Vizille, nous gagnions la vallée de la Romanche, et Conard qui ne pouvait plus nous quitter nous accompagna jusqu'au Bourg-d'Oisans, d'où un « car alpin » à chevaux nous mena à La Grave. J'y avais retenu une chambre pour quinze jours ; mais si le paysage de La Meije est splendide, il devient vite obsédant et au bout d'une semaine nous filions sur Briançon après que j'eux fait une brillante ascension des 3754 m de la Grande-Ruine. » Son attrait pour la montagne n'était alors pas tel qu'il ne lui préférât la mer : « La découverte de la Méditerranée nous fut un enchantement et Marseille fit notre conquête ». Il adhéra néanmoins à Lille au Club Alpin Français, et fit un autre voyage dans le Jura en 1905 où l'avait entraîné son ami Léon Boutry. Mais voyage fut pour lui l'occasion de constater qu'il n'entendait « rien à la géographie de la montagne et qu'en particulier l'évolution du relief m'échappait complètement³. »

Le défrichement d'un territoire « vierge »

A défaut de comprendre les Alpes, R. Blanchard avait cependant acquis à la rue d'Ulm, où il avait suivi de 1897 à 1900 les cours de Vidal de La Blache, une solide formation géographique. « Je découvris la géographie, la vraie, celle que les prétentions de Gallouédec n'avaient pas réussi à me faire percevoir ; elle était simultanément une description menée en termes vigoureux et une explication appuyée sur l'utilisation des sciences naturelles et des sciences humaines. Un monde entier se révélait⁴. »

C'était ce savoir qu'il entendait mettre en pratique, là où la destinée devait le conduire. Nommé à Grenoble, il y arrivait en terre de mission. Il entendait tout à la fois y promouvoir cette « vraie » géographie « dans les enseignements primaire et secondaire » - ce qu'il fit tant

¹ R. Blanchard, *Je découvre l'Université. Douai, Lille, Grenoble*, Paris, Fayard, 1962, p. 105.

² R. Blanchard, *La Flandre. Etude de géographie de la plaine flamande en France, Belgique et Hollande*, Paris, A. Colin, 1906.

³ R. Blanchard, *Je découvre...*, p. 66.

⁴ R. Blanchard, *Je découvre...*, p. 197.

par ses « féroces » interrogations au baccalauréat qu'en organisant des conférences de formation continue avec l'appui des inspecteurs d'Académie – et appliquer les méthodes vidaliennes à un massif alors « vierge de toute recherche ». C'est avec un opiniâtre volontarisme qu'il chercha à implanter, grâce à une structuration durable, une école géographique dévouée plus particulièrement aux Alpes. Cette détermination dut surmonter une double résistance. Celle d'abord du doyen de l'université qui montra en novembre 1906 un grand scepticisme au projet de créer un Institut de géographie alpine : « De Crozals en fut ébahi : qu'est-ce que c'était et à quoi cela pouvait-il servir ? ». Celle ensuite des érudits locaux représentés plus particulièrement par son propriétaire, l'avocat Henri Ferrand, auquel il voua un mépris farouche : « Il avait la prétention d'être le meilleur connaisseur des Alpes, bien qu'il fut un alpiniste fort ordinaire, dépourvu de la moindre connaissance scientifique ; l'arrivée d'un authentique géographe, décidé à étudier la montagne, ne pouvait que lui être déplaisante. Nous nous heurtâmes vite sur ce terrain où j'étais intraitable. Il répondit à mes succès géographiques par de mesquines persécutions⁵. »

Dans cet univers « vierge », c'est à travers les travaux du géologue Georges Kilian (qui hébergea l'Institut au début de son existence) que R. Blanchard s'initia à une connaissance scientifique des Alpes. Il chercha également à connaître la botanique alpine, mais il fut vite découragé par la médiocrité des enseignements donnés à Grenoble. Sa véritable découverte du massif fut cependant une découverte de « plein air ». « Le plus clair de mes connaissances nouvelles, je l'acquerrais au grand air, en commençant à courir la montagne ». Outre au *Club Alpin Français*, il adhéra également à la *Société des Touristes du Dauphiné*, pourtant animée par son propriétaire détesté, Henri Ferrand. La traversée du Vercors qu'il effectua à l'occasion des vacances de Noël 1906 avec son ami Jules Pascal fut pour lui une révélation : « Quel éblouissement au col du Rousset en apercevant le Diois pelé, étalant les contorsions de son relief vierges de toutes traces de neige ! Pour la première fois j'eus l'intuition de la coupure entre Alpes du Nord et Alpes du Sud, dont personne ne s'était avisé jusque-là... J'eus une vraie joie à découvrir, à l'issue du défilé des Trente-Pas, l'avant-garde des oliviers frileusement dissimulés sur une pente ». En juin 1907, c'était le Queyras qu'il découvrait : « Le Queyras ..., dans la simplicité de ses traits, était fait pour plaire au débutant que j'étais, avec ses grands versants d'adret où mûrissaient les seigles, ses pentes d'ubac drapées de mélèzes, ses maisons aux élancées carcasses de bois bruni. Je peux témoigner que je l'ai visité tout entier, ne laissant pas le moindre coin inexploré, enquêtant sur chaque chef-lieu et chaque hameau ; ces enquêtes me plaisaient beaucoup car ces Queyrassins, fins et instruits, saisissaient vite l'intérêt de mes questions et me répondaient au-delà de mes espérances⁶. »

Ces courses étaient pour lui le moyen de fonder cette nouvelle connaissance qu'il appelait de ses vœux. « J'utilisais ce que je croyais avoir découvert lors de la préparation de mes grandes excursions pour en faire des articles ». Il entendait poser sur les Alpes le nouveau regard de la géographie vidalienne qui subordonnait tous les facteurs humains au principe de l'identification des régions naturelles. Pour lui, aucune région ne pouvait être délimitée par d'autres critères que géologiques et topographiques. C'est au sein de ces ensembles naturels que devaient être étudiés les genres de vie. C'était ces principes qui avaient guidé sa thèse sur la Flandre. Dans la conclusion de sa thèse pourtant, il avait souligné la capacité des hommes à transformer leur environnement naturel : « Il y a peu de pays où l'aspect, la valeur du sol, le tracé des cours d'eau, leur régime, en un mot les conditions géographiques aient été pareillement transformées par l'homme... l'empreinte de l'homme est partout⁷. » Il n'est pas sûr qu'il ait eu dans sa découverte des Alpes les mêmes réserves. Ses premiers travaux furent,

⁵ R. Blanchard, *Je découvre...*, p. 86.

⁶ R. Blanchard, *Je découvre...*, p. 108.

⁷ R. Blanchard, *La Flandre...*, p. 520.

selon son propre jugement, « excessivement déterministes ». Sous l'influence des démonstrations des géologues, il adhérait « totalement à l'idée d'une influence décisive des faits de nature sur l'occupation humaine des Alpes⁸. » Peut-être aussi, l'idée commune selon laquelle les Alpes un monde d'immobilité, et le fait que la nature du relief laissait aux hommes moins de possibilité d'aménagement du milieu naturel contribuèrent-ils à mieux ancrer les mêmes principes.

Toute son œuvre visa ainsi à délimiter, dénommer, cartographier et caractériser les différents massifs non pas selon les logiques anciennes, administratives ou historiques, mais selon leurs critères spécifiquement géographiques, les critères naturels. Ainsi, dès 1909, il publiait, après avoir absorbé « une copieuse bibliographie », un article sur le Queyras tiré de son voyage de 1907. De son voyage dans le Vercors à Noël 1906 naquit un projet d'étude sur la limite de l'olivier dans les Alpes. En 1911, il rédigeait une esquisse géographique des Préalpes de la Drôme où il commençait à « inventer » le massif du Vercors⁹. Les publications de la *Revue de Géographie Alpine*, dont le premier fascicule sortit le 1^{er} janvier 1913, et les travaux de ses élèves (Ph. Arbos, A. Allix, J. Blache, D. Faucher, A. Gibert...) vulgarisèrent la nouvelle approche. Dès 1910, la mission que lui avait confiée Vidal de la Blache d'organiser l'excursion inter-universitaire dans les Alpes avait consacré la naissance de ce que l'on allait appeler l'Ecole de Grenoble par opposition à celle de Martonne à Paris¹⁰.

La détermination de R. Blanchard à développer cette nouvelle science des Alpes lui fit refuser des fonctions universitaires plus prestigieuses. Alors qu'il n'était que maître de conférences – et donc non-titulaire – il refusa en 1907 la chaire laissée vacante par de Martonne à Lyon, puis en 1910 par Demangeon à Lille où il avait forgé les amitiés les plus solides. Dans les deux cas, il choisit de rester à Grenoble, préférant « aux blandices lyonnaises l'impécuniosité alpestre », dans une décision où se mêlait une dimension affective que partageait son épouse, et le sens de la mission scientifique. « Nous avons pris goût à Grenoble et à son beau cadre de montagne ; moi-même je me sentais déjà consacré aux Alpes ... J'avais en train plusieurs travaux qui me passionnaient, je me sentais déjà un vrai géographe de la montagne¹¹. » Sa nomination comme professeur au 1^{er} octobre 1913 consacra cet engagement.

De la région naturelle à la région économique et à l'unité administrative

Pour Blanchard, l'unité morphologique des Alpes était la « base et le fondement de l'unité globale de la chaîne ». Mais si en cela il incarna le modèle du grand ordonnateur de la morphologie régionale, il chercha également à mettre en pratique de ses conceptions géographiques. « A côté de l'universitaire reconnu et consacré, il présente un autre profil, celui d'un actif partenaire des milieux industriels grenoblois et d'un précurseur de certaines conceptions modernes de l'aménagement du territoire ». R. Blanchard avait l'ambition de faire accepter par le plus grand nombre sa vision des Alpes françaises, bien au-delà du seul milieu universitaire. « Une telle démarche donnait déjà une finalité sociale à son travail universitaire. En s'engageant au côté des industriels, il disposait de moyens supplémentaires pour diffuser son savoir géographique¹². »

Cet engagement se manifesta dans le projet de création d'une région économique des Alpes, avec Grenoble comme capitale. Dès le 25 août 1917, une circulaire du ministre Clémentel avait envisagé la création d'une région regroupant les chambres de commerce de

⁸ Ph. Veitl, « Raoul Blanchard : dire et faire les Alpes », *La montagne réinventée : géographes, naturalistes et sociétés (XVIIIe-XXe siècles)*, *Revue de Géographie Alpine*, n° 3, t. LXXXII, 1994, p. 85.

⁹ Sgard (A.), « L'invention d'un territoire », *L'Alpe, Vercors en question*, Hors série, 2001, p. 42-52.

¹⁰ R. Blanchard, *Je découvre...*, p. 155.

¹¹ R. Blanchard, *Je découvre...*, p. 117.

¹² Ph. Veitl, « Raoul Blanchard : dire et faire les Alpes », *La montagne...*, p. 86-87.

l'Isère (sauf les arrondissements de Vienne et la Tour-du-Pin), des Savoie et des Hautes-Alpes. Face à ce projet, R. Blanchard prêcha pour une région plus grande, en adéquation avec sa vision géographique de la région alpine. Il chercha à faire accepter une région qui s'étendrait des rives du Léman à la Méditerranée. A nouveau, il s'agissait de la mise en application de principes vidaliens selon lesquels le concept de région naturelle devait « servir une réforme des divisions administratives dans lesquelles se meut notre vie publique ». Sa conception géographique rejoignait les intérêts des industriels, notamment Joseph Bouchayer, pour lesquels « la région permettrait de s'émanciper d'un cadre départemental perçu comme étié et d'unir les forces des entreprises d'un même secteur¹³. »

Conformément à ses vœux, le ministère fixait le 5 avril 1919 les limites du XIIe Groupement Régional des Chambres de Commerce qui comprenait Annecy, Chambéry, Grenoble, Nice. En 1922, celui-ci publiait un recueil d'articles, écrits par Raoul Blanchard entre 1919 et 1921, sous le titre, *Etude économique sur la Région des Alpes françaises*, dont l'objectif était de prouver l'existence de cette région alpine et la solidarité économique de ses différentes parties. « Il ne manque pas, à chaque occasion, d'élucider dans quelle mesure cette activité économique est solidaire de celles des autres circonscriptions alpines » était-il souligné dans l'avant-propos. La région naturelle fondait les principes de solidarité économique qui devaient exister entre ses différentes parties. Ainsi, c'était dans la solidarité alpine que devait être programmé le développement du département des Basses-Alpes : « Enfin il est une autre influence plus modeste que Grenoble et le Dauphiné pourraient exercer tout de suite sur les Basses-Alpes, pour le plus grand profit de la confraternité alpine. En attendant que soient équipées les grandes usines hydroélectriques qui distribueront à tout le département l'énergie génératrice d'activité, on pourrait faire une œuvre excellente en allant au plus pressé, et en créant de suite là-bas des industries à domicile susceptibles d'apporter au montagnard une large aisance et, par la suite, de le retenir chez lui, d'entraver l'émigration en distribuant de la richesse. Déjà une maison de Grenoble a esquissé cette possibilité en créant à Digne un atelier de ganterie ; la tentative pourrait être largement développée. A la ganterie pourraient s'ajouter beaucoup d'autres petits travaux, identiques à ceux qu'exécute le Jura méridional : tournage du bois, en particulier du buis, lunetterie, celluloïd, travail des lapidaires, dentelles, etc. Plus encore que dans le reste des Alpes, parce que le sol y est plus âpre et le climat moins favorable à la végétation, cette pénétration des Basses-Alpes par la petite industrie serait le salut de la montagne. Pays pauvre, les Basses-Alpes ont besoin d'être aidées pour arracher à une nature un peu rude leur part de légitime bien-être ; elles se joindront à qui les aidera et leur apportera ainsi une claire démonstration de solidarité¹⁴. »

On ne peut manquer de rapprocher un tel projet, qui ne déboucha pas, des débats qui animèrent la France à la fin du XVIIIe siècle quand les géographes, Philippe Buache et Jean-Etienne Guettard, lointains prédécesseurs de la géographie vidalienne, cherchaient à promouvoir une nouvelle approche de la géographie. Dès le milieu du XVIIIe siècle, l'Académie des Sciences avait parfaitement reconnu le caractère novateur de leurs travaux : « Il n'est plus question de diviser les différentes régions de la terre suivant les bornes des Empires..., mais relativement aux différentes matières qu'elle renferme en son sein ». Cette géographie nouvelle avait largement contribué au débat pré-révolutionnaire sur le découpage du territoire où devaient s'imposer les principes de géométrie et de proportionnalité aux dépens des anciennes divisions provinciales. Plus prudent, Condorcet qui fut l'un des plus brillants représentants de cette idéologie unificatrice et égalitariste des Lumières recommandait en 1788 dans son *Essai sur la constitution et les fonctions des assemblées*

¹³ Ph. Veitl, « Raoul Blanchard : dire et faire les Alpes », *La montagne...*, p. 88-89.

¹⁴ R. Blanchard, *Etudes économiques sur la région des Alpes françaises*, Grenoble, 1922, p. 235.

provinciales de « ne réunir entre elles que les parties dont la communication est facile, et auxquelles une ressemblance dans le climat et dans le sol donne une culture des habitants, des habitudes et des usages communs ».

En 1922, son approche vidalienne des Alpes avait conduit R. Blanchard à développer un projet d'organisation régionale évacuant entièrement les réalités anthropologiques et historiques. Très vite, il fut voué à l'échec. En 1962, Raoul Blanchard lui-même dressait la critique de ses premières années. Jugeant sévèrement son premier article sur le Queyras, il écrivait : « J'en étais assez satisfait à l'époque, mais aujourd'hui il me fait hausser les épaules. J'y appliquais en effet des théories résolument déterministes ; toutes les particularités si spéciales des habitations queyrassines trouvaient leur explication dans les contraintes du relief... Aujourd'hui je me vois contraint d'avouer que le problème, que j'avais cru résolu, reste entier ; ce sont des mobiles humains qu'il faut évoquer et leur explication échappe en grande partie à la géographie. »

René FAVIER
Université Pierre Mendès France / Grenoble 2
LARHRA – UMR CNRS 5190